

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Et d'ailleurs* de Jean-Marc Dalpé**

Robert Yergeau

Numéro 36, hiver 1984–1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39850ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Yergeau, R. (1984). Compte rendu de [*Et d'ailleurs* de Jean-Marc Dalpé]. *Lettres québécoises*, (36), 35–35.

Et d'ailleurs de Jean-Marc Dalpé

(Éd. Prise de parole)

Jean-Marc Dalpé ne souffre pas d'extinction de voix dans *Et d'ailleurs*, recueil qu'édite Prise de parole. Desbiens et lui font montre d'un acharnement qui, malgré l'angoisse qui traverse leur poésie, témoigne paradoxalement de sa vitalité. Ces deux poètes n'en finissent plus de s'interroger sur *Les conséquences de la vie* (Patrice Desbiens, 1977). Ils saisissent l'existence à bras-le-corps et la font joliment valser. Et ne leur tenons pas rigueur pour la complaisance qui guette parfois leur poésie: c'est le prix à payer pour avancer à découvert. «Et je veux presque davantage connaître / les dessous de la plaie» (p. 62), écrit Dalpé. Cette plaie, Desbiens et lui n'ont de cesse de la traquer.

Avec *Et d'ailleurs*, titre qui fait suite à *Gens d'ici* (1981), Dalpé délaisse — il était temps! — les avenues d'un certain folklore pour, en lieu et place, inscrire son écriture à l'heure de New York et de Paris. Il évite le piège de verser dans le genre carte-postale-glacée-envoyée-aux-copains-demeurés-au-village. Poésie qui doit beaucoup à l'oralité, *Et d'ailleurs* évacue les facilités qui encombraient les recueils précédents. Et si nous pouvons lui reprocher de trop forcer la note, il n'en demeure pas moins que *Et d'ailleurs* constitue une réussite remarquable. Ne serait-ce que par le récit que Dalpé fait de son séjour à Paris. «Je ne chanterai pas Paris / j'en suis incapable (...) / la langue pour dire Paris n'est pas la mienne» (p. 41). Et c'est justement dans la mesure où il n'essaie pas de chanter Paris, qu'il réussit à la nommer, à la faire vivre et surtout à rendre compte de sa propre errance.

*Je demeure l'étranger
pire
le touriste
an American in Paris
avec ses images de baguettes et de bérêts
Merci Metro-Goldwyn-Mayer
un vrai Américain in Paris
admiratif, naïf et tout à fait con
comme il se doit
c'était croissant, café au lait le matin
demi au zinc du Café
c'était mec et merde et canard et cinoche
et si c'était le pied, j'étais peinard à Panam
devant mon pinard sur la Mouffe (p. 41)*

Les poèmes de Dalpé, qui souventes fois se rapprochent de la prose, sont traversés par le souci de tout dire. Comme si le réel trouvait son point d'ancrage — mieux: sa raison d'être — dans l'écriture qui en résulte. Non que le réel soit à la remorque de l'écriture mais Dalpé nous rappelle qu'assumer le réel jusqu'au bout, c'est l'assumer aussi dans l'écriture.

«La crasse, la bière, les rêves / les excès / les coups reçus, les coups donnés / ça fait des tas de petits torrents» (p. 48), écrit Dalpé. Cela fait aussi, n'en doutons pas, d'excellents poèmes.

Si l'herbe pour toujours d'André Marquis

Éd. S.D.E.

Autant la poésie de Dalpé se répand en tout sens, éclate dans toutes les directions, apostrophe l'existence, harangue le réel; autant celle de Marquis demeure attentive à un territoire restreint de circonstances. *Si l'herbe pour toujours* oscille entre la révolte et la résignation. Dès lors Marquis condamne ses poèmes, qui prennent acte de l'aléatoire, de la ténuité et de la fugacité des événements, à ne plus être que des constats où la fureur le dispute à la désillusion. D'une part, il «s'étonne toujours de la force des feux», en appelle au «vacarme du jour» (p. 12), à «l'agression fictive» (p. 13), au «pillage d'ombre» (p. 59) et «déploie l'ardeur des bêtes blessées» (p. 56); mais d'autre part, les cris «prolongent l'imposture initiale» (p. 15), «l'imprécis du langage (l')afflige» (p. 45) et, constate-t-il, «même les mots mentent» (p. 17). «L'idéal serait, nous enseigne le jeune poète, de vivre pour soi» (p. 38). De ce tanguage existentiel naissent les tensions qui alimentent la poésie d'André Marquis.

Changeons de registre: ce qui est en cause dans *Si l'herbe pour toujours*, c'est l'usage que Marquis fait du réel: il est partout et nulle part. Il agit comme un déterminisme qui n'est jamais explicitement décrit mais qui n'en conditionne pas moins les agissements d'un Je qui se met en scène. «L'imaginaire, c'est le réel déjà — avant les résultats», soutient René Char. Chez Marquis l'imaginaire séduit, les résultats déçoivent quelque peu (la question certes demeure entière: les résultats importent-ils?).

Enfin soulignons que Marquis possède le sens de l'image mais que l'utilisation abusive et à la longue navrante de l'ellipse, combinée à l'incohérence de plusieurs réseaux isotopiques mis de l'avant dans *Si l'herbe pour toujours* réduisent l'impact et la portée du recueil. Il aurait eu intérêt à jeter du lest, mais sachons reconnaître qu'avec ce premier recueil Marquis signe l'amorce d'un projet d'écriture prometteur.

